

## « REPORTAGE DE JUIN 1940 » Les trois versions publiées entre 1942 et 1946

Max JACOB

### PREMIÈRE VERSION

Parue dans *Confluences, revue de la renaissance française*,  
2<sup>e</sup> année, n° 12, juillet 1942, p. 7-10.

### REPORTAGE JUIN 1940

*A Paul Petit.*

*On a vu de partout l'étoile des Rois mages  
laisser tomber du sang comme tombe un orage.  
A jamais, cette main, la mienne, en est tachée  
et par deuil, sauf de Dieu, de tout bien détachée.*

*L'air dit : « Je suis la Peste et c'est mon jour d'audience  
« Viennent les coups du meurtre, les draps de la démence  
« j'accours du ciel avec des voix dans le silence ! »  
Je t'ai toujours chéri, doux soleil de la mer  
mais ce soleil, voué au hurlement des conques,  
(n'est-ce pas comme si on arrachait les ongles ?)  
au mur est attaché comme un poison amer.  
Bousculé, un chien roux que les routes altèrent  
dévore un enfant nu devant sa jeune mère.  
Las ! au premier tocsin des voitures en feu  
sont les itinéraires de chefs-lieux en chefs-lieux.*

*Viennent Pyrrha, Deucalion  
après un déluge et dans les sillons  
sur des morts inconnus étendre de la chaux*

*semer les haies d'affûts, des carcasses d'autos  
et brandir les fourgons boiteux vers l'horizon.*

*Le ciel reste ignorant ! Or des talons Louis-Quinze  
– on me dit que c'est la fille d'un prince –  
ont fait cent kilomètres au feu des 75 !  
Vaincue la dame blanche ! Vaincu le laboureur  
Et l'océan espion riait en embuscade  
Depuis les temps du temps a surveillé la rade  
du haut de ses rochers, l'église avec la croix.  
Elle s'écartela sans bruit, au casse noix.*

*Vous ! accourez, démons, et vous, voleurs de pauvres  
voyez les anciens morts clos dans les cimetières  
déshabillés, croyant le Jugement venu, de leurs suaires.  
« N'est-il rien, monsieur l'Horloger, que tu ne sauves ? »  
Les pillards sont cachés derrière les linceuls  
des morts ressuscités et debout sur les seuils :  
« On t'indique la fin de ton martyrologe ;  
« Quitte un peu ton auto et tes stocks ouvragés. »  
Le brave homme n'eut pas plutôt les pieds à terre  
que l'auto emporta fortune, enfants, et mère.  
De même pour les biens d'un boucher fort à l'aise  
Pourquoi ne pas traire du lait chaud pour sa fille ?  
Du haut de son camion et de l'œil il soupèse  
des mamelles de vache ; il saute à la prairie  
Plus vif, saute un passant ; le camion disparaît.  
La foudre, devant soi, tombe comme un arrêt.*

*Géant grandissait l'entonnoir de l'épouvante  
et géante en chaque homme une chapelle ardente.  
Aux premiers tocsins  
des lions sont sortis :  
d'un zoo lointain  
c'était l'incendie.  
Un financier fameux, aux gueules des lions  
laisse ce qu'il serrait sur sa veste : un million.*

*On a vu de tous les coins l'Etoile des Rois mages  
jeter du sang et comme on repousse un breuvage  
Au déluge reviennent semer à reculons  
les débris des foyers, Pyrrha, Deucalion !*

*un Mont-de-Piété de tendresses vidé  
linge, lettres, photos, sacoche avec ses titres.  
Je suis votre témoin, louis d'or auprès d'un litre  
le témoin de fusils sur des coussins brodés  
d'un coffre militaire auprès d'une layette  
entre un cadavre d'homme et celui d'une bête  
Je vis dans un fossé... mais quoi ! tout dire ?... abrège !...  
les longs calculs du tir, secrets plans du stratège.*

*Or les blés mûrissaient déjà au bord des routes  
mais l'espoir dérivait, glacé par la déroute.  
Des doigts qu'on n'a pas vus avaient frappé les portes.  
« Si vous ne décampez, vous serez étranglés »  
avait dit un accent étrange ou étranger  
« Vos maires, vos curés vous seront une escorte  
« Même ennemis les soldats vous protégeront  
« Vous, marins, vous prendrez la mer à l'aviron ! »  
Par honte on fit passer dans les faubourgs des villes  
les charrettes au pas et le bétail en file.  
Aux ponts de Loire, l'auto du riche attend son tour  
et trépigne la nuit et s'affame le jour.  
Le feu, l'acier ne dispersaient pas une foule  
et l'horreur aux blessés mettait une cagoule  
de folie ! cent suicidés ! l'assassinat !  
Il arrivait qu'un pont chargé de mille vies  
en s'ouvrant engouffrât des voitures emplies  
ou déchirant un train en suspendit le fer  
avec les cris de mort au-dessus de l'enfer.*

## II

*Ici plus de nouvelles ! de Postes ! plus d'argent !  
Les magasins sont clos et la place est déserte.  
On loge le fuyard au lit de l'habitant.  
On était bon pour tous ! les bontés se concertent.  
J'avais passé la nuit dans l'ombre à ma fenêtre  
où montaient des soldats les voix pauvres et piétres :  
une armée ! elle ne savait se diriger.  
D'un côté, c'est Sully ! de l'autre Châteauneuf !  
où aller ? de drapeau les bataillons sont veufs !  
L'aurore s'étonna d'un bruit de sabots sourds.  
Des chevaux en troupeau dont la croupe était nue*

*attendaient pour glisser leur fuite dans la rue  
que le fourgon laissât la place à leur parcours.  
Des chevaux en troupeau que la soif exaspère  
couronnaient la ville muette et leurs crinières  
repartirent à l'amble, en traînant des harnais,  
vers quel soleil plus noir ? et quel fleuve les prit ?  
D'où venaient-ils ? d'un désespoir d'artillerie ?  
Aux flancs d'une jument un poulain nouveau-né !  
Si l'un avait l'aspect des chevaux de caserne  
l'œil gardant le souvenir des embrasements  
l'autre sentait encor le trèfle et la luzerne.  
Des fontaines de sang coulaient d'un cheval blanc  
il trottait élevant la mort entre ses dents.*

\*

## DEUXIÈME VERSION

Parue dans *Derniers poèmes*, Paris : Gallimard,  
collection dite « blanche », 1945, p. 56-60, © éditions Gallimard.

*A Monsieur François de Montalivet.*

### REPORTAGE DE JUIN 1940

*On a vu de partout l'Etoile des Rois Mages  
laisser tomber du sang comme tombe un orage.  
A jamais cette main, la mienne, en est tachée  
et par deuil, sauf de Dieu, de tout bien détachée.*

*L'air dit : « Je suis la Peste et c'est mon jour d'audience,  
« J'accours du ciel avec des voix dans le silence.  
« Viennent les coups du meurtre, les draps de la démence ! »  
Je t'ai toujours chéri, doux soleil de la mer,  
mais ce soleil voué au hurlement des conques  
(n'est-ce pas comme si on t'arrachait les ongles)  
aux murs est attaché comme un poison amer.*

*Bousculé, un chien roux que les routes altèrent  
 dévore un enfant nu devant sa jeune mère.  
 Viennent Pyrrha, Deucalion  
 après ce déluge et dans les sillons,  
 sur des morts inconnus étendre de la chaux,  
 semer des haies d'affûts, ces carcasses d'autos  
 et brandir les fourgons boiteux vers l'horizon.*

*Las ! au premier tocsin les voitures en feu  
 sont les itinéraires de chefs-lieux en chefs-lieux :  
 Le ciel restait ignare ! Des talons Louis Quinze  
 parmi les écueils des bourgs muets de douleurs  
 ont fait cent kilomètres : la fille d'un prince !  
 Vaincue la dame blanche ! vaincu le laboureur !  
 Depuis les temps du temps a surveillé la rade  
 du haut de ses rochers, l'église avec la croix :  
 Elle s'écartela sans bruit, au casse-noix !  
 Et l'Océan espion riait en embuscade.*

*Vous ! accourez, démons, et vous, voleurs de pauvres.  
 Voyez les anciens morts, clos dans les cimetières,  
 déshabillés, croyant le Jugement venu, de leurs suaires.  
 « N'est-il rien, Monsieur l'horloger, que tu ne sauves ? »  
 Les pillards sont cachés derrière les linceuls  
 des morts ressuscités et debout sur les seuils :  
 « Quitte un peu ton auto et tes stocks ouvragés :  
 « On t'indique la fin de ton martyrologe. »  
 Le brave homme n'eut pas plus tôt les pieds à terre  
 que l'auto emporta fortune, enfants et mère.  
 De même pour les biens d'un boucher fort à l'aise.  
 « pourquoi ne pas traire du lait chaud pour ta fille ? »  
 Du haut de son camion et de l'œil il soupèse  
 des mamelles de vache : il saute à la prairie.  
 – La foudre devant soi tombe comme un arrêt. –  
 Plus vif, saute un passant : le camion disparaît.*

*Géant, grandissait l'entonnoir de l'épouvante  
 et géante en chaque homme une chapelle ardente.  
 On a vu de tous coins l'Étoile des Rois Mages  
 repousser du sang comme on repousse un breuvage.  
 Aux premiers tocsins  
 des lions sont sortis.*

*D'un Zoo lointain  
c'était l'incendie.  
Un financier fameux aux gueules des lions  
laisse ce qu'il serrait sur son cœur : cent millions !  
Pyrrha, Deucalion,  
Au déluge reviennent semer à reculons  
les débris des foyers  
ce qui paya loyer  
un Mont de Piété de tendresses vidées :  
linge, lettres, photos, sacoches et leurs titres.  
Je suis votre témoin, louis d'or auprès d'un titre  
le témoin de fusils sur treize coussins brodés  
d'un coffre militaire auprès d'une layette  
entre un cadavre d'homme et celui d'une bête,  
les longs calculs du tir, les secrets du stratège  
envolés dans un champ de seigle.*

*Or les blés mûrissaient déjà au bord des routes  
mais l'espoir dérivait glacé par la déroute.  
Des doigts qu'on n'a pas vus avaient frappé les portes.  
« Si vous ne décampez vous serez étranglés »  
avait dit un accent étrange... étranger.  
« Vos maires, vos curés vous seront une escorte !  
« Même ennemis, les soldats vous protégeront,  
« Vous, marins, prenez la mer à l'aviron. »  
Par honte, on fit passer dans les faubourgs des villes  
des charrettes au pas et le bétail en file.  
Aux ponts de Loire, l'auto du riche attend son tour  
et trépigne la nuit et s'affame le jour.  
Le feu, l'acier ne dispersait pas une foule  
et l'horreur aux blessés mettait une cagoule  
de folie ! Cent suicidés ! l'assassinat !  
Il arrivait qu'un pont chargé de mille vies  
en s'ouvrant engouffrait des voitures emplies  
ou déchirant un train, en suspendait le fer  
avec les cris de mort au-dessus de l'enfer.*

*Ici plus de nouvelles, de postes, plus d'argent.  
Les magasins sont clos et la place est déserte.  
On loge le fuyard au lit de l'habitant.  
On était bon pour tous ! Les bontés se concertent.  
J'avais passé la nuit dans l'ombre à ma fenêtre.*

*où montaient les pauvres voix de soldats piètres :  
Une armée ! elle ne savait se diriger !  
D'un côté, c'est Sully ! de l'autre, Châteauneuf !  
Où aller ? des drapeaux les bataillons sont veufs.  
L'aurore s'étonne d'un bruit de sabots sourds.  
Des chevaux en troupeau dont la croupe était nue  
attendaient pour glisser leur fuite dans la rue  
que le fourgon laissât la place à leur parcours.  
Des chevaux en troupeau que la soif exaspère  
couronnaient la ville muette et leurs crinières  
repartirent à l'amble, entraînant des harnais  
Vers quel soleil plus noir ? et quel fleuve est prêt ?  
D'où venaient-ils ? d'un désespoir d'artillerie ?  
Aux flancs d'une jument un poulain nouveau-né !  
Si l'un avait l'aspect des chevaux de caserne,  
l'œil gardant le souvenir des embrasements,  
l'autre sentait encor le trèfle et la luzerne.  
Des fontaines de sang coulaient d'un cheval blanc !  
Il trottaient, élevant la mort entre les dents.*

*Puisse, Étoile, ton sang être pluie de Sagesse  
et toi, Deucalion, le Noé de la Grèce  
en ce déluge avoir semé dans les sillons  
la vertu renaissant, la Foi et la Raison.*

17 septembre 1940

\*

### TROISIÈME VERSION

Parue dans *Un Hommage à la poésie*, Nantes, éditions du Fleuve, 1946, p. 18-21.  
Afin de rendre les enjeux de la publication, nous maintenons les quelques fautes et incohérences de l'édition originale dans la ponctuation comme dans les majuscules. (NdR)

#### REPORTAGE DE JUIN 1940

*A Julien Lanoë*

*On a vu de partout l'Etoile des Rois Mages  
laisser tomber du sang comme éclate un orage  
A jamais cette main, la mienne, en est tachée  
Et par deuil, sauf de Dieu, de tout bien détachée.*

*L'air dit : « Je suis la peste et c'est mon jour d'audience  
« j'accours du ciel avec des voix dans le silence.  
« Viennent les coups du meurtre, les draps de la démente ! »  
Je t'ai toujours chéri, doux soleil de la mer,  
mais ce soleil voué du hurlement des conques  
– n'est-ce pas comme si on t'arrachait les ongles ?  
au mur est attaché comme un poison amer.  
Bousculé, un chien roux que les routes altèrent  
dévore un enfant nu devant sa jeune mère.  
Viennent Pyrrha Deucalion.  
après ce déluge et dans les sillons,  
sur ces morts inconnus étendre de la chaux  
semer les haies d'affuts, ces carcasses d'autos  
et brandir les fourgons boiteux vers l'horizon.  
Las ! Aux premiers tocsins des voitures en feu  
Sont les itinéraires de chefs-lieux en chefs-lieux  
Quoi le ciel reste ignare ? et ces talons Louis quinze  
parmi les écueils des murs muets de douleur  
ont fait cent kilomètres : la fille d'un prince !  
Vaincue la dame blanche ! vaincu le laboureur.  
Et l'Océan espion riait en embuscade  
Du haut de ses rochers l'église avec la croix  
depuis les temps du temps a surveillé la rade  
Elle s'écartela sans bruit au casse noix.  
Vous, accourez, démons, et vous, voleurs de pauvres.  
Voyez les anciens morts clos dans les cimetières  
déshabillés, croyant le Jugement venu, de leurs suaires.*



*N'est-il rien, Monsieur l'horloger, que tu ne sauves ?  
 Les pillards sont cachés derrière les linceuls  
 O morts ressuscités et debout sur les seuils :  
 « Quitte un peu ton auto et tes stocks ouvragés :  
 « on t'indique la fin de ton martyrologe. »  
 Le brave homme n'eut pas plutôt les pieds à terre  
 que l'auto emporta fortune, enfants, et mère.  
 De même pour les biens d'un boucher fort à l'aise.  
 Pourquoi ne pas traire du lait chaud pour ta fille ?  
 Du haut de son camion et de l'œil il soupèse  
 O mamelles de vache : il saute à la prairie  
 Plus vif saute un passant et le char disparaît.  
 La foudre devant soi tombe comme un arrêt  
 Géant grandissait l'entonnoir de l'épouvante.  
 et géante en chaque homme une chapelle ardente.  
 Aux premiers tocsins.  
 c'était l'incendie  
 d'un Zoo lointain  
 Aux premiers tocsins  
 les lions sont sortis  
 Un financier fameux aux gueules des lions  
 laisse ce qu'il serrait sur le cœur : un million.  
 De tous les coins on a vu l'étoile des Rois Mages  
 jeter du sang et comme on repousse un breuvage  
 Au déluge reviennent semer à reculons  
 les débris des foyers, Pyrra Deucalion !  
 un mont de Piété de tendresses vidé  
 linge, lettres, photos, sacoches et leurs titres  
 Je suis votre témoin, louis d'or auprès d'un titre  
 le témoin de fusils sur des coussins brodés  
 d'un coffre militaire auprès d'une layette  
 entre un cadavre d'homme et celui d'une bête.  
 Je vis dans un passé... tout dire ? non j'abrège !...  
 les longs calculs du tir, secrets plans du stratège.*

*Or les blés mûrissaient déjà au bord des routes  
 leur espoir dérivait glacé par la déroute.  
 Des doigts qu'on a pas vu avaient frappé aux portes.  
 « Si vous ne décampez, vous serez étranglés. »  
 avait dit une voix d'un accent étranger  
 « vos maires, vos curés vous seront une escorte !  
 « même ennemis, les soldats vous protégeront.*

*« Vous, marins, prenez la mer à l'aviron. »  
Par honte on fit passer par les faubourgs des villes  
des charrettes au pas, et le bétail en files  
Aux ponts de Loire l'auto du riche attend son tour  
et trépigne la nuit et s'affame le jour.  
Le feu l'acier ne dispersait pas une foule  
et l'horreur aux blessés mettait une cagoule  
de folie ! Cent suicidés : l'assassinat !  
Il arrivait qu'un pont chargé de mille vies  
en s'ouvrant engouffrât des voitures emplies  
ou déchirant un train en suspendait le fer  
avec les cris de mort au-dessus de l'enfer.*

*Ici plus de nouvelles ! de Postes ! plus d'argent !  
Les magasins sont clos et la place est déserte.  
On loge le fuyard au lit de l'habitant.  
On était bon pour tous. Les bontés se concertent.  
J'avais passé la nuit dans l'ombre à ma fenêtre.  
où montaient les pauvres voix de soldats piétres :  
une armée ! elle ne savait se diriger.  
D'un côté, c'est Sully ! de l'autre, Chateauneuf.  
où aller ? de drapeaux les bataillons sont veufs.  
L'aurore s'étonna d'un bruit de sabots lourds  
Des chevaux en troupeau dont la croupe était nue  
attendaient pour glisser leur fuite dans la rue  
que le fourgon laissât la place à leur parcours.  
Des chevaux en troupeau que la soif exaspère  
Couronnaient la ville muette et leurs crinières  
repartirent à l'amble, en traînant des harnais...  
vers quel soleil plus noir ? et quel fleuve les prit ?  
D'où venaient-ils ? d'un désespoir d'artillerie ?  
Aux flancs d'une jument un poulain nouveau né !*

*Si l'un avait l'aspect des chevaux de caserne,  
l'œil gardant le souvenir des embrasements,  
l'autre sentait encore le trèfle et la luzerne.  
Des fontaines de sang coulaient d'un cheval blanc :  
il trottait, élevant la mort entre ses dents...*

*Puisse, étoile, ton sang être pluie de sagesse  
et toi, Deucalion, le Noé de la Grèce  
en ce déluge avoir semé dans nos sillons  
La vertu renaissant, la Foi et la Raison.*